

SYMPATHIES D'OUTRE-MER

Le *Figaro* a reproduit un article très sympathique publié par le *Daily Telegraph* relativement à l'incendie de Québec. Le *Daily Telegraph* ayant dit qu'à chaque incendie à Québec il brûle des églises, le *Figaro* fait la remarque suivante :

Il y a une raison bien simple pour cela. Les Canadiens-français sont aussi fervents catholiques que les Irlandais qui immigrent dans le Canada ; or, plus le quartier de la ville est pauvre, plus nombreux sont les édifices religieux. Les Canadiens ne seront jamais en peine de savoir où aller faire leurs dévotions, car indéniablement de la basilique dans laquelle peuvent prendre place plus de 5,000 fidèles, la vieille ville pullule d'églises, de séminaires, de monastères, de couvents. Le clergé catholique est aimé ; il est riche et puissant, et il fera sans aucun doute son possible pour secourir ses paroissiens en détresse. Mais en présence de ce désastre, ce à quoi, protestants et catholiques anglais et canadiens doivent penser, c'est que dans la seconde ville de la Louisiane, cinq cents familles n'ont plus d'asile et sont dans le plus complet dénûment. La municipalité de Québec et le Parlement contribueront généralement à soulager ces malheureux ; nous avons la conviction que la population des Etats-Unis si essentiellement charitable, se souvenant de l'empressement avec lequel le monde civilisé est venu au secours des victimes de Chicago, ne se fera pas prier pour tendre une main sympathique et prêter assistance à ses voisins dans le malheur ? Les habitants de Québec, néanmoins, ont le droit de tourner ailleurs leurs regards suppliants et de chercher du secours par delà les frontières du grand continent américain. Ils doivent se souvenir de leur ancienne patrie, et dans deux grandes et charitables contrées de l'Europe ils trouveront un secours actif et immédiat. Quant à nous, nous n'avons qu'à nous rappeler que dans son vaste empire la Reine n'a pas de sujets plus fidèles que les habitants du Canada, et les cordons de la bourse publique se délieront aussitôt.

C'est notre devoir de venir en aide à ce pauvre peuple. Nous le savons. Pourquoi ne feraient-ils pas aussi un appel à la contrée d'où sont partis, il y a des siècles, leurs aïeux ? Pourquoi ne demanderaient-ils pas à la France son obole ? Les Français se rappelleront que ce fut dans les plaines d'Abraham, que le marquis de Montcalm et notre James Wolfe trouvèrent ensemble la mort et héritèrent d'une gloire commune ; ils se rappelleront enfin que la moitié du peuple de Québec appartient au sang français et parle la belle langue de France ?

XIXE CENTENAIRE DE VIRGILE

Les Romains se proposent de célébrer, en 1882, le dix-neuvième centenaire du poète Virgile, et ce sont les catholiques qui ont eu ce noble projet. Un prélat romain, Mgr Tripepi, directeur de la feuille *Il Papato*, vient de lancer un appel à cet effet. Il ouvre un concours pour un poème d'au moins deux cents hexamètres, qui sera consacré à célébrer une des œuvres du Pontife régnant, S.S. Léon XIII.

Le premier prix sera une médaille d'or, et le second prix une médaille d'argent.

Les littérateurs de tous les pays sont invités à concourir. Les divers travaux seront appréciés par des membres de divers académies de Rome ; ils doivent arriver à Rome avant la fin de 1881, à l'adresse de Mgr Tripepi.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

MARTYR DES PP. JEAN DE BREBEUF ET GABRIEL LALEMANT

Parmi les premiers missionnaires qui sont venus évangéliser les nations sauvages de la Nouvelle-France, plusieurs ont payé de leur vie leur sublime dévouement. Les PP. Nicolas, Charles Garnier, Natal Chabanel, Jean de Brebeuf et Gabriel Lalemant ont été mis à mort par les indiens. Je me contenterai de donner ici une courte notice biographique des deux derniers, afin de montrer jusqu'où pouvait aller la cruauté féroce des races sauvages de l'Amérique du Nord, et de quelle admirable grandeur d'âme ont fait preuve les hommes dévoués qui ont répandu sur ce sol, avec leur sang les premières semences de la religion chrétienne.

Le Père Jean de Brebeuf naquit dans le diocèse de Bayeux, France, le 25 mars 1593 et entra dans la Compagnie de Jésus le 5 octobre 1617. Venu au Canada en 1625, il dut retourner en France lors de la prise de Québec en 1629 par les Kertek. Il revint ici en 1633 et après avoir hiverné à Québec, il retourna poursuivre sa mission évangélique sur les grands lacs. Il avait appris un grand nombre de langues sauvages et fit beaucoup de conversions, surtout parmi les Hurons qui formèrent bientôt une mission assez considérable. C'était un homme doué de vertus remarquables, et d'une humilité qui lui faisait accepter les plus grands revers avec une parfaite résignation.

Le Père Gabriel Lalemant, qui a subi le martyre en même temps que le Père de Brebeuf, était né à Paris, le 31 octobre 1610 et entra dans la Compagnie de Jésus le 24 mars 1630. Il vint au Canada en 1646, et il y avait six mois seulement qu'il avait été envoyé à la mission des Hurons lorsqu'il fut appelé à partager le sort glorieux du Père de Brebeuf.

On ne peut se faire une idée de la vie de souffrances continuelles de ces pauvres missionnaires vivant constamment avec les sauvages, les suivant dans leurs expéditions de chasse et de guerre ; ils enduraient les plus grandes fatigues et les plus cruelles privations sans jamais proférer une plainte ou laisser échapper un mouvement d'impatience. On doit se figurer ce qu'avaient à souffrir, l'hiver surtout, des hommes peu habitués aux rigueurs de notre climat, mal vêtus, mal nourris, et obligés de s'abriter sous les misérables huttes que les sauvages leur abandonnaient. Cependant, ils poursuivaient leur rude tâche avec un courage indomptable et un admirable renoncement, heureux lorsqu'ils avaient réussi à arracher une âme aux ténèbres du paganisme.

En 1648, les PP. de Brebeuf et Lalemant se trouvaient dans le bourg St-Louis qui formait partie de leur mission. Dans la nuit du 15 au 16 mars, un parti d'Iroquois, fort de mille hommes, armés, pour la plupart, de fusils que les Hollandais leur avaient fournis, s'avança sous le couvert des bois jusqu'au fort St. Ignace, et au point du jour, ils s'emparèrent presque sans coup férir de ce poste dont ils brûlèrent les maisons. De là, ils se rendirent au bourg St. Louis qui n'était pas très éloigné. Après une bataille assez vive des deux côtés, ils réussirent à entrer dans le bourg qui était cependant entouré d'une forte palissade, et le brûlèrent, avec un grand nombre de prisonniers qu'ils attachèrent et qui périrent dans les flammes. Ils se replièrent ensuite sur le fort Saint-Ignace dont ils avaient incendié les maisons, mais dont ils avaient laissé subsister la palissade pour y trouver un refuge en cas de défaite. Ils emmenaient avec eux un certain nombre de prisonniers qu'ils avaient épargnés afin de pouvoir les torturer à loisir et savourer longuement leur cruelle agonie.

Parmi ces prisonniers se trouvaient les PP. de Brebeuf et Lalemant qui avaient voulu partager le sort de ceux qu'ils aimaient comme leurs enfants. On les attachait les premiers au poteau du supplice. Voici comment la *Relation* de 1649 rend compte de cette scène d'épouvantable cruauté :

« Dès le moment qu'ils furent pris cap-

tifs, on les dépouilla nus, on leur arracha quelques ongles, et l'accueil dont on les receut, en entrant dans le bourg St. Ignace, fut une gresle de coups de bastons sur leurs épaules, sur les reins, sur les jambes, sur l'estomac, sur le ventre et le visage, n'y ayant partie de leur corps qui n'eût dès lors enduré chacune son tourment.

« Le Père Jean de Brebeuf, accablé sous la pesanteur de ces coups, ne perdit pas pour cela le soin de son troupeau ; se voyant entouré de chrétiens qu'il avait instruits et qui étaient dans la captivité avec lui : « Mes enfants, leur dit-il, levons les yeux au ciel, dans le plus fort de nos douleurs, souvenons nous que Dieu est le témoin de nos souffrances, et en sera bientôt notre grande récompense. Mourons dans cette foy, espérons de sa bonté l'accomplissement de ses promesses ».....

« Quelques infidèles Hurons, anciens captifs des Iroquois, naturalisés avec eux, et anciens ennemis de la foy, furent irrités de ces paroles, et de ce que nos Pères, dans leur captivité, n'avaient pas la langue captive. Ils coupent à l'un les mains, ils percent l'autre d'ailans aiguës et de pointes de fer, il leur appliquent sous les aisselles et sur les reins, des haches toutes rouges de feu, et leur en mettent un collier à l'entour du col, en sorte que tous les mouvements de leur corps leur donnent un nouveau supplice : car voulant se pencher en devant les haches toutes en feu qui pendaient par derrière leur brûlaient toutes les épaules ; et s'ils pensaient à éviter cette douleur se pliant un peu en arrière, leur estomac et leur poitrine trouvaient un semblable tourment ; de demeurer tous droits sans pencher de côté ni d'autre, ces haches ardentes appliquées également de tous côtés leur étaient un double supplice. Ils leurs mirent des ceintures d'escorce toute pleine de poix et de raisine, où ils mirent le feu qui grilla tout leurs corps.

« Dans le plus fort de ces tourments, le Père Gabriel Lalemant levait les yeux au ciel, joignant les mains de temps à autre et jetant des soupirs à Dieu qu'il invoquait à son secours. Le Père Jean de Brebeuf souffrait comme un rocher insensible aux feux et aux flammes, sans pousser aucun cry et demeurant dans un profond silence, qui étonnait ses bourreaux même ; sans doute que son cœur reposait alors en Dieu. Puis, revenant à soy il prêchait à ces infidèles, et plus encore à quantité de bons chrétiens captifs qui avaient compassion de luy.

« Ces bourreaux, indignes de son zèle, pour l'empêcher de plus parler de Dieu, lui cernèrent la bouche, lui coupèrent le nez et lui arrachèrent les lèvres : mais son sang parlait bien plus haut que n'avaient fait ses lèvres, et son cœur n'étant pas encore arraché, sa langue ne laissa pas de lui rendre service jusqu'au dernier soupir pour bénir Dieu de ces tourments et pour animer les chrétiens plus puissamment qu'il n'avait jamais fait.

« En dérision du saint Baptême, que ces bons Pères avaient administré si charitablement même à la bresche et au plus chaud de la meslée, ces malheureux, ennemis de la foy, s'avisèrent de les baptiser d'eau bouillante. Tout leur corps en fut ondoyé plus de deux ou trois fois, avec des railleries piquantes qui accompagnaient ces tourments. Nous te baptisons, disaient ces misérables, afin que tu sois bienheureux dans le Ciel... Remercie-nous de tant de bons offices, car plus tu souffriras, plus ton Dieu t'en récompensera.....

« Plus on redoublait ces tourments, les Pères priaient Dieu que leurs péchés ne fussent pas la cause de la réprobation de ces pauvres aveugles auxquels ils pardonnaient de tout leur cœur. C'est bien maintenant qu'ils disent en repos : *Transivimus per ignem et aquam et aduisti nos in refugium*.

« Lorsqu'on les attachait au poteau, où ils souffrirent ces tourments et où ils devaient mourir, ils se mirent à genoux, ils l'embrassèrent avec joie et le baisèrent saintement comme l'objet de leurs désirs, de leurs amours et un gage assuré et le dernier de leur salut. Ils y furent quelque

temps en prières, et plus longtemps que ces bourreaux ne voulurent leur en permettre. Ils crevèrent les yeux au Père Gabriel Lalemant et appliquèrent des charbons ardents dans les creux d'iceux.

« Leurs supplices ne furent pas en même temps. Le Père Jean de Brebeuf fut dans le fort de ses tourments environ trois heures, le même jour de sa prise, le 16e jour de mars, et rendit l'âme sur les quatre heures du soir. Le Père Gabriel Lalemant endura plus longtemps, depuis les six heures du soir jusqu'environ neuf heures du lendemain matin dix-septième de mars.

« Avant leur mort, on leur arracha le cœur à tous deux, leur ayant fait une ouverture au-dessus de la poitrine, et ces barbares s'en repèrent inhumainement, beuvant leur sang tout chaud qu'ils puisaient en sa source d'une main sacrilège. Estans encore tout pleins de vie, on enlevait des morceaux de chairs, de leurs cuisses, du gras des jambes et de leurs bras, que des bourreaux faisaient rostir sur des charbons et les mangeaient à leur veüe.

« Ils avaient tailladé leurs corps en diverses parties, et pour accroître le sentiment de la douleur, ils avaient fourré dans ces plaies des haches toutes en feu.

« Le Père Jean de Brebeuf avait eu la peau arrachée qui couvre le crâne de la teste : ils lui avaient coupé les pieds et décharné les cuisses jusqu'aux os, et lui avaient fendu, d'un coup de hache, une mâchoire en deux.

Le Père Gabriel Lalemant avait reçu un coup de hache sur l'oreille gauche, qu'ils luy avaient enfoncé jusque dans la cervelle qui paraissait à découvert ; nous ne visme aucune partie de son corps, depuis les pieds jusqu'à la teste qui n'eust été grillée et dans laquelle il n'eust été brûlé tout vif, même les yeux où ces impies avaient fourré des charbons ardents.

« Ils leur avaient grillé la langue, leur mettant à diverses reprises dans la bouche des tisons enflammés et des flambeaux d'escorce, ne voulant pas qu'ils invoquassent en mourant, celui pour lequel ils souffraient et qui jamais ne pouvait mourir en leur cœur. J'ai scœu tout cecy de personnes dignes de foy, qui l'ont veu et me l'ont rapporté à moi-même, et qui alors étaient captifs avec eux, mais qui ayant été réservés pour estre mis à mort en un autre temps, ont trouvé les moyens de se sauver.

« Nous ensevelismes ces précieux restes le dimanche 21e jours de mars.

Quelque profession qu'on choisisse, le commerce, l'industrie, l'agriculture, les fonctions publiques ou les nombreuses carrières qui peuvent être parcourues honorablement, il n'y a aucun moyen de s'enrichir sans le secours de l'économie. Rien de plus commun que les maisons qui se ruinent malgré des bénéfices considérables, en même temps que d'autres prospèrent avec des ressources médiocres. Si l'on cherche l'origine des principales fortunes contemporaines, on reconnaîtra que la plupart ont eu leur source dans les lentes accumulations de l'épargne, plutôt que dans le succès de brillantes spéculations. On voit à chaque instant échouer des projets bien conçus, tomber des établissements en vogue, faute d'ordre et de calcul dans les dépenses, tandis que les mêmes entreprises auraient réussi entre des mains plus économes et avec moins de frais d'exploitation.

Entre les divers moyens de s'enrichir, l'économie a cet avantage qu'elle n'exige ni talents supérieurs ni conceptions profondes, secondées par des chances favorables. Elle n'a pas besoin du coup d'œil rapide, ni des soudaines inspirations qui distinguent l'esprit d'entreprise. Elle s'accommode à la capacité la plus étroite, en même temps que les plus sublimes génies ne peuvent la dédaigner impunément.

MÉZIERE.

—On dit que la pêche est abondante cette année à Tadoussac.